

# Et si c'était les hommes qui nous disaient quoi dire dans les médias?

Marc Vachon

Number 20, February–March 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43733ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Vachon, M. (1982). Et si c'était les hommes qui nous disaient quoi dire dans les médias? *Liaison*, (20), 15–40.





• Les femmes et l'information

## Et si c'était les hommes qui nous disaient quoi dire dans les médias?

par Marc Vachon

### Des témoignages

Thérèse Parisien, seule femme journaliste dans un hebdo régional. Non seulement elle couvre les événements, mais elle s'occupe des pages culturelles, surveille la qualité du français, assure l'administration, la photographie, enfin tout. Un jour, l'éditorialiste-propriétaire, terrassé par un infarctus et à l'hôpital, lui demande de lui trouver un remplaçant: "Il me faut absolument un gars pour assurer ma succession pendant mon absence!" Elle n'a appelé personne. "Pourquoi? J'ai toujours fait le journal toute seule depuis quatre ans..." Mais, il faut un gars.

Ce témoignage n'est qu'une des facettes de la discrimination faite aux femmes dans les médias, faite aux journalistes. Une autre facette importante revient à ce que Nathalie Petrowski disait si bien: "**Et si c'était les hommes qui nous disaient quoi dire?**"

À Radio-Canada, 95% des réalisateurs sont des hommes. 95% des assistantes sont des femmes. Fruit du hasard! La majorité des chercheurs sont des femmes, elles trient, recherchent, préparent et écrivent la nouvelle qui sera ensuite dite par un homme qui se pavane (allure homme d'affaire, playboy ou intellectuel) sur la boîte à image. Fruit du hasard!

Un nouveau budget provincial ou fédéral est adopté. Trois économistes mâles sont interviewés, aucune femme économiste. Pas plus de discussions sur les répercussions de

ce budget sur le quotidien, les ménagères à faible revenu... Tout un aspect nous échappe, celui du foyer, du travail. Fruit du hasard?

La sacro-sainte objectivité des médias ne serait-elle pas le reflet de la division sexuelle du travail et des rôles sexuels. On a reproché à Gisèle Gallichan, qui relate les débats de

---

**"On envoie les femmes journalistes couvrir les viols, les femmes battues... comme si l'économie et la politique ne concernaient pas les femmes..."**

---

l'Assemblée nationale, d'être trop vivante, de ne pas être assez distante, froide. Surtout, ne pas montrer au public que ce sont des êtres humains (des mâles surtout) qui passent des lois. Ça ne correspond pas aux patterns masculins d'information.

### Le colloque

Voilà, et bien plus encore, ce qui a fait l'objet des discussions au Colloque "Les femmes et l'information", au mois d'octobre dernier. L'idée du colloque remonte à décembre 1980, à une convention annuelle de la Fédération professionnelle des

journalistes du Québec (FPJQ) sur "Qui nous dit quoi dire?" Aucune femme ne se trouvait sur les panels. Elles ont donc dénoncé cette discrimination, ainsi que le fait qu'aucun atelier ne portait sur les femmes et les médias, que ce sont majoritairement les hommes qui dictent la parole aux médias et aux femmes journalistes. Elles ont donc contesté en respectant une minute de silence - le silence dont les femmes ont toujours été l'objet - et en proposant la tenue d'un colloque sur les femmes et le journalisme.

Ce colloque visait, d'après une des organisatrices, Gisèle Tremblay, "à libérer la puissance contenue des femmes, en l'occurrence des femmes journalistes. Qu'elles prennent conscience de la leur, pour mieux mettre en évidence celle des autres femmes. Le deuxième objectif du colloque serait de resouder les éléments de cette force, de la rendre collective, par la prise de conscience... et après, les femmes décideront elles-mêmes des démarches collectives".

Ces objectifs ont-ils été atteints? En partie, oui. C'est un début. Quelques 800 personnes y ont participé dont 80% des femmes. Des témoignages de femmes sur leurs difficultés dans l'exercice de leur métier de journaliste ont été donnés. Lise Payette a dénoncé la sacro-sainte objectivité de la presse, "ce mythe tenace entretenu par les hommes pour définir la coloration mâle de l'information". Jeannette Bertrand a

SUITE À LA PAGE 40



## Et si c'était les hommes qui nous disaient quoi dire...?

raconté son cheminement professionnel: comment, à 56 ans, elle n'avait jamais été considérée comme journaliste, parce qu'elle s'occupe "d'affaires de femmes".

Il y avait aussi les témoignages de Carmel Dumas, d'Armande Saint-Jean, journalistes pigistes, de Thérèse Parisien, ex-directrice de l'hebdo L'Avenir du Nord...etc...

Aujourd'hui, comme dans le passé, les femmes journalistes ont payé cher leur choix professionnel; elles sont parfois mises dans une position de faire passer des modèles féminins diminués, infériorisés, de se nier elles-mêmes pour nier les autres femmes. Elles finissent par écrire "contre" les femmes, contre elles-mêmes, lorsque le journal les utilise, précisément elles, pour faire passer ces modèles féminins par le biais d'articles sur la mode, la cuisine, "l'économie domestique", la pornographie, d'interviews de divas ou d'épouses d'hommes célèbres, etc...

On crée des ghettos d'information pour les femmes tels la famille, l'éducation, la santé, la décoration, etc...et s'ils disparaissent, il est clair que la voix des femmes ne paraîtra pas ailleurs. On envoie les femmes journalistes couvrir les viols, les femmes battues, comme si cela ne concernait pas les hommes. Comme si l'économie, la politique ne concernaient pas les femmes.

Derrière tout cela, il y a l'exploitation économique des femmes journalistes, mais bien plus encore le colloque a permis de voir qu'il faut s'attaquer à l'idéologie mâle qui domine l'information. A son style froid, distant, officiel, "objectif", professionnel; à son contenu qui méprise les femmes, à son silence sur la réalité humaine dans la politique, l'économie, le quotidien des gens de la rue. Le mur de silence commence donc à craquer.

Une journaliste de Rimouski écrivait dans le journal de grève Le Nouveau Canard: "Par notre seule présence, nous les femmes, nous sommes dérangeantes, parce que nous sommes différentes, que nous avons des valeurs autres et même une conception de l'information toute autre". Et c'est cela qui commence à se faire entendre, voir, sentir..." ★

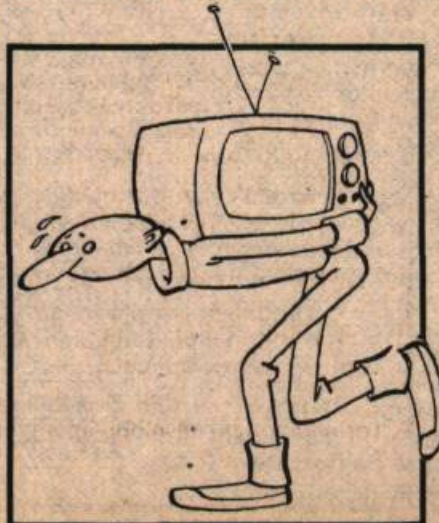
## Quand les Brault se réveillent et que les médias s'en mêlent

plusieurs Franco-ontariens mâles qui travaillent, suent, empruntent, boivent, parlent anglais. Gerry pense qu'on s'est fait passer un sapin: "Paix sur la terre aux hommes...ouais! mais sur l'dos de qui? de Gerry Brault...qui travaille à L'Original, Ontario,...qui se saoule la face à coups de petites Mols...qui s'est fait fourré left and right depuis qu'y est ça d'haut..."

Noël, lui pense que non, que c'est pas si pire. Noël a, de toute façon, "une maison ben simple, ben confortable, une bonne femme, des petits en santé" et "la bénédiction paternelle". À croire qu'il est satisfait de son sort et, par le fait même, du sort de tous les autres, car, n'a-t-il pas un "coeur qui pette dans ma chemise et ma gorge sèche de Joyeux Noël" alors que Gerry a "le coeur en cuir au fond de la poitrine et les "Joyeux Noël" pendus aux coins des rues".

Mau, lui, a "le coeur en aiguilles sous le parka et la radio qui hurle son Joyeux Noël". Mau y pense qu'il n'y a rien de joyeux "deux mille ans après où est Joie pour les chômeurs d'Amoco et d'Ivaco pour les milliars qui crèvent de faim...". Non, Mau est pas satisfait, ni de sa situation, ni de celle du monde.

Gerry a pas juste sonné *Le Carillon*, il a aussi choqué un député fédéral qui, si vous Ethier là, vous aurait dit "Faudrait arrêter *Le Temps*" comme si on peut parler du passé, du présent et du futur sans choquer personne. Si vous Ethier là, vous auriez su que notre député fédéral considère "*Le Temps* comme mon



journal, m'appartenant autant que (sic) tout autre Franco-ontarien..." Mais, du même coup, il a quand même dit: "Si ça persiste, je vais faire tout en mon pouvoir pour qu'on arrête la publication du journal *Le Temps*. En parlant de pouvoir, Gerry est ben mal placé, pourtant ça y appartient à lui aussi le journal *Le Temps*."

Ethier-vous là aussi quand notre député fédéral a dit: "Je ne suis pas un Gerry Brault, pas du tout! Je condamne le poète et je suis obligé de le faire comme député représentant des Franco-ontariens! C'est de nous dégrader, nous humilier, nous autres francophones!"

Mais, si vous Ethier là encore, notre député fédéral s'est dit "encore prêt malgré la colère, de travailler avec les Franco-ontariens pour défendre leurs droits, avec des gens sincères, mais il n'y a pas de place dans les rangs pour des Gerry Brault!" Noël et ses semblables, avec M. Denis Ethier, ne seront pas nombreux dans les rangs, car comme Gerry Brault, 80% des Franco-ontariens sont des travailleurs. Mais ce n'est pas cela que M. Denis Ethier veut dire, j'espère.

Mais, il faudrait revenir à ce qu'ils ont en commun après avoir "temps carillonné" leurs différences et différents.

Il y a en commun que Gerry a dit ce qu'il pensait, que Noël a dit ce qu'il pensait et, enfin, que Mau a dit, lui aussi, ce qu'il pensait. Ils ont tous exprimé un point de vue, une opinion, ils ont tous eu la liberté d'expression, le droit de parole. Ils représentent tous le pluralisme politique, social des Franco-ontariens; pour ce qui est du pluralisme économique, eh bien là, il faut être franc, la grande majorité des Franco-ontarien(nes) sont des travailleurs.

On ne peut arrêter *Le Temps*, parce qu'il ne coule pas comme on le veut, ni être sourd au son perçant et parfois décevant du *Carillon*. *Le Temps* existe et a le droit d'exister, la liberté d'être; *Le Carillon* sonne et a le droit de sonner. Tous deux ne peuvent nier l'existence de l'autre mais doivent permettre l'échange, le débat, les dissensions. Noël ne s'entend pas avec Gerry, c'est clair; mais, c'est aux gens à décider le pour et le contre dans les chicanes de famille. Ce sont eux qui trancheront tant et aussi longtemps qu'ils auront la liberté d'expression. Et si on ne l'a pas, alors là...?